

Protée



Louise Robert **La peintre qui écrit**

Gilles Daigneault

Volume 31, numéro 1, printemps 2003

La transposition générique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/008502ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/008502ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des arts et lettres - Université du Québec à Chicoutimi

ISSN

0300-3523 (imprimé)

1708-2307 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daigneault, G. (2003). Louise Robert : la peintre qui écrit. *Protée*, 31(1), 65–70.
<https://doi.org/10.7202/008502ar>

Tous droits réservés © Protée, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

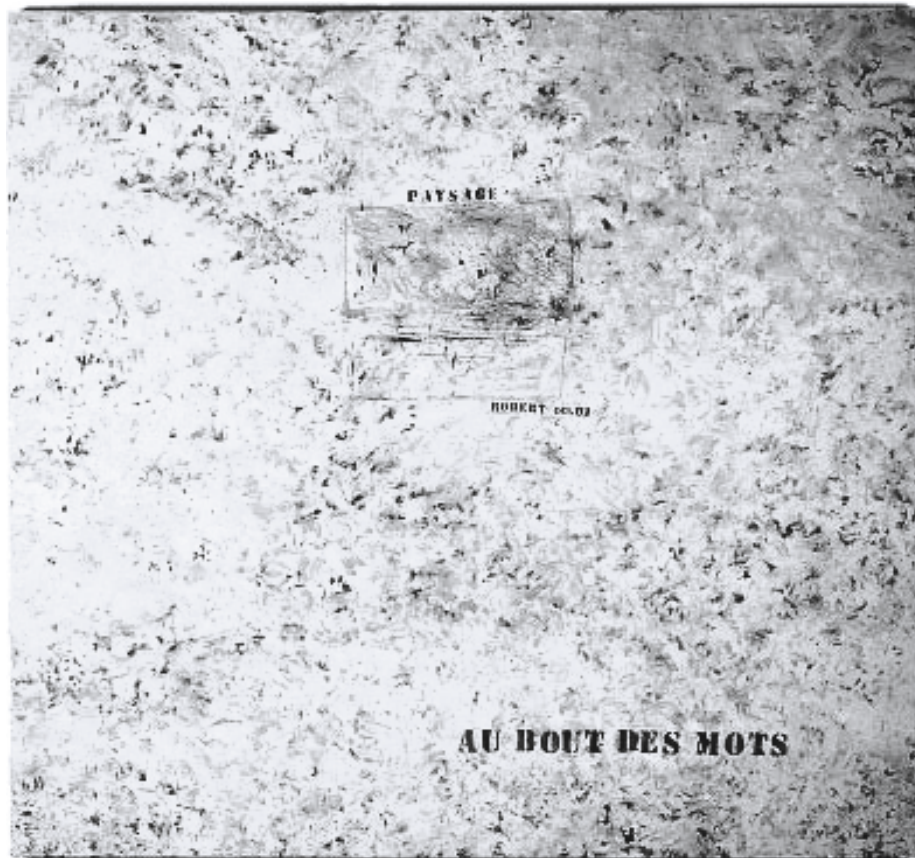
LOUISE ROBERT



N° 78-274, 2002. Huile sur toile, 198 x 214cm.

LA PEINTRE QUI ÉCRIT
par Gilles Daigneault

La première « vraie » exposition de Louise Robert à la Galerie Curzi, à l'automne 1975, s'appelait *écritures*, et la configuration dans la salle de ce corpus de dessins austères évoquait effectivement les pages d'un gros livre d'artiste. Non pas un livre relié ni linéaire, mais plutôt hétérogène et spatialisé; mimétique surtout. Par la suite, l'artiste ne cessera jamais d'écrire sur ses dessins et sur ses toiles, qui auront cessé d'être austères. De « drôles » de mots (dans tous les sens du terme) qui seront la marque de son écriture graphique et picturale, son mode d'appropriation bien à elle de l'« *ut pictura poesis* ». En somme, c'est toute sa production de presque trente ans qui constituerait un livre gigantesque...



N° 78-273, 2002. Huile sur toile, 198 x 214cm.

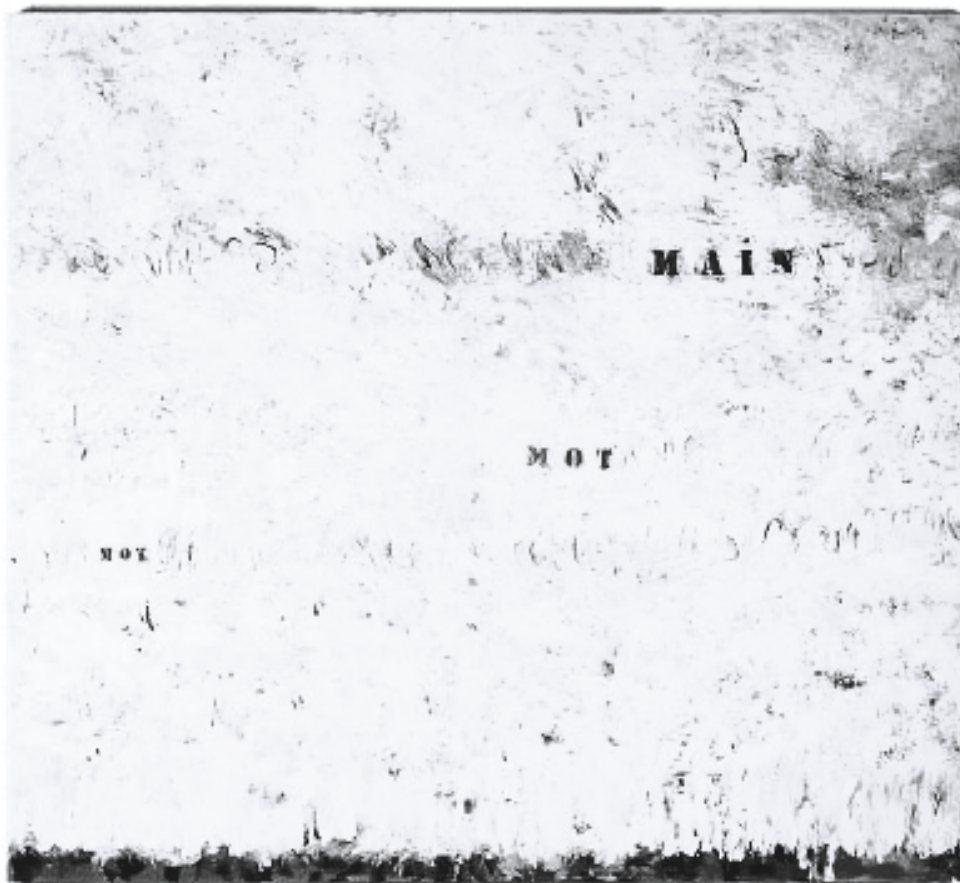
Un jour, la philosophe Anne Cauquelin a écrit joliment : « au Japon au XI^e siècle les samouraïs étaient lettrés il y a bien du samouraï chez Louise Robert ». Il y aurait aussi, peut-être, du Sarraute, notamment celui de *Ouvrez* : « Des mots, des êtres vivants parfaitement autonomes sont les protagonistes de chacun de ces drames ». *Mutatis mutandis*, telle est aussi la situation des « écritures » de Louise Robert dans ses dessins et dans ses toiles. Elles en sont la matière première, au même titre que les autres signes qu'elles gauchissent diversement, mais toujours avec finesse. Elles sont donc à *voir* tout autant qu'à *lire* ou, comme le dit le Non-Lecteur d'Italo Calvino, qui devait être un merveilleux lecteur de peinture : « Le secret est de ne pas éviter de regarder les mots écrits, au contraire : il faut les regarder fixement, jusqu'à ce qu'ils disparaissent ».



N° 750, 2001. Huile, crayons, papier de rebut, 56 x 60cm. Collection Anne Douville, Toronto.



N° 78-255, 1999. Huile sur toile, 163 x 183cm.



N° 78-272, 2002. Huile sur toile, 183 x 203cm.



N° 726, 2000. Huile, collage, crayons sur papier de rebut, 62 x 64cm.